

Pour l'amour de l'art*

par Marie Sellier

Autre témoignage précieux, celui de Marie Sellier, journaliste et auteure protéiforme de livres documentaires sur l'art – mais aussi directrice de collection à la RMN.

Au-delà des raisons personnelles qui motivent son travail, elle nous fait partager sa passion pour la conception – toujours renouvelée – et l'écriture de ces livres.

Je ne suis pas du sérail, je ne suis pas historienne de l'art, je ne suis pas une spécialiste, je ne travaille pas dans un musée.

Je suis curieuse, comme le sont les enfants, comme peuvent l'être les journalistes – j'ai tout de même exercé ce métier pendant plus de quinze ans – et j'ai la passion de l'art. C'est à ce titre de curieuse passionnée que j'entreprends depuis maintenant bientôt vingt ans, d'en parler aux enfants. Sans m'en lasser.

Une porte qu'on entrebâille

Parce que je crois que l'art n'est pas un luxe, mais l'une des rares choses qui permette de supporter les pesanteurs du monde. Parce que je suis convaincue que l'art se sent, se ressent. Que l'art c'est la vie. Entière, chaude et merveilleuse.

À chaque fois, c'est une porte qu'on entrebâille, une fenêtre qu'on enjambe... Les rideaux bougent, la poussière vole... Tiens ! Il y a quelque chose à voir... Je ne connais pas... J'y vais...

Je parle d'art simplement, mais jamais – du moins je l'espère – de façon simpliste. Non, l'art, ça n'est pas trop difficile. Tout le monde peut y avoir accès. Il suffit de regarder, d'ouvrir les yeux, de se libérer le cœur, de laisser venir les émotions.

* Cet article paraîtra aussi, dans une autre version, dans le n°177 de la revue *Nous voulons lire*.

Pour aimer un tableau, une sculpture, un objet d'art, on n'a pas besoin de tout connaître sur les mouvements artistiques, la perspective, les techniques de peinture ou de construction d'un tableau.

J'ai été gênée autrefois par les livres d'art obscurs. Savants ? Oui sans doute. Décourageants ? Certainement. « Mon Dieu, je n'ai pas les clés, je ne peux pas entrer... Je suis ignorant, je dois rester dehors. » Je ne suis pas d'accord. J'aimerais tant que personne ne dise plus : « l'art, moi je n'y connais rien. Ça n'est pas pour moi », en pensant dans le fond : « je ne suis pas à la hauteur. »

Voilà mon but : donner à voir les œuvres d'art. Prendre par la main, guider à petits mots, puis m'effacer. À petits mots parce que je n'aime pas les grands mots derrière lesquels on se cache. Je n'aime pas les grands mots, mais j'ai la passion des mots et c'est par eux que j'ai envie de transmettre ce que je peux ressentir devant l'œuvre d'art.

Parce qu'un mot qui sonne, qui chante, une phrase qui vibre, qui se rythme, permet d'effleurer le génie d'un artiste. C'est ainsi que je suis passeuse. D'autres utiliseront le jeu, la couleur, le pliage, que sais-je ? Tous les moyens sont bons ! Et tant mieux si nous sommes nombreux à vouloir être passeurs d'art.

Au Louvre avec l'impératrice

Autrefois j'ai eu une grand-mère formidable. Elle était Belge. Elle s'appelait Théodora, comme l'impératrice. Pour moi elle était tout simplement Bonne-maman. Elle habitait rue des Pyramides, à Paris. J'y passais la plupart de mes jeudis. Nous allions à la Comédie Française ou à Mogador, nous allions aussi au Louvre qui était à deux pas.

Je me souviens, je glissais ma main dans la sienne, un peu rêche, et nous entrions au musée. Elle avait le pas décidé. Elle savait où elle m'emmenait. Devant le Saint François de Giotto recevant les stigmates d'un Christ déguisé en corbeau, bras tendus dans ses ailes noires et dardant de puissants rayons en direction du Saint aux mains offertes. Devant Sardanapale allongé sur son lit pourpre avec toutes ses femmes autour de lui, nues, échevelées, affolées. Et ses chevaux aussi, au regard fou. Devant le petit mendiant de Ribera dont je contemplais avec stupéfaction le pied bot et le sourire rayonnant. Il était si sale et il avait l'air si heureux ! Devant cet autre mendiant de Murillo qui se cherchait les poux, ces poux que l'on ne voyait pas, que je cherchais à mon tour : j'aurais tellement aimé en voir un ! Devant le débarquement de Marie de Médicis de Rubens, avec, au premier plan, ses naïades imposantes se contorsionnant dans l'eau. « De vraies femmes » disait mon impératrice en contemplant, rêveuse, leurs croupes rebondies.

Nous restions un bon moment devant chaque toile. De tout temps conteuse, l'impératrice était intarissable sur les petites histoires de la peinture. Avec elle, je me suis retrouvée embarquée sur le radeau de la Méduse au milieu de tous ces malheureux aux chairs décolorées. C'est pour moi seule que le Pierrot de Watteau jouait sa pantomime et c'est en me voyant esquisser une grimace devant l'énorme raie ensanglantée qui lui tenait compagnie que le chat de Chardin faisait le gros dos...

À l'époque déjà, le Louvre était vaste, même s'il l'était moins qu'aujourd'hui, mais l'impératrice ne prétendait pas tout me faire voir. Surtout pas. Elle choisissait

les œuvres avec soin. Les années ont beau avoir passé, elles me restent encore toutes en mémoire comme de précieux petits cailloux blancs jalonnant mon parcours. Pour moi, elle a apprivoisé les œuvres d'art, elle les a rapprochés. Mais elle savait aussi que trop d'art peut se révéler indigeste et que l'indigestion peut conduire au dégoût. Alors elle dosait. Trois petits tours et puis s'en vont. Après, elle m'emmenait manger une bonne glace ou bien voir un de ces films péplum dont elle raffolait. L'art faisait tout simplement partie de sa vie.

Ne rien supposer connu

C'est en me souvenant de mes virées d'enfant au Louvre que j'ai imaginé ma petite collection autour des musées éditée par la Réunion des musées nationaux. Celle qu'on a fini par appeler « Mon petit musée » faute d'avoir pris le temps de lui trouver un autre nom.

J'y fais ni plus ni moins ce qu'on a fait avec moi. Je prends les enfants par la main et nous entrons dans le tableau, nous tournons autour de la sculpture. Et nous prenons notre temps. Nous regardons. C'est le regard que l'on porte sur l'œuvre d'art qui la fait exister. Qui la recrée.

Pas plus que ma grand-mère autrefois, je n'ai la prétention de tout donner à voir dans le musée. Pour les ouvrages de cette collection, dix-huit œuvres, pas plus. À moi de choisir lesquelles : des connues et des moins connues. Il y a des incontournables.

J'ai compris qu'on ne faisait pas un livre sur le Louvre sans la Joconde, lorsqu'une petite fille à qui je parlais de ce projet m'a chuchoté, les yeux brillants : « j'espère qu'il y aura la Joconde ». Bien sûr, à six ou sept ans, on n'a pas encore trop vu

« Mon petit musée »

Réunion des musées nationaux

Mon petit Louvre, Orsay, Picasso, Guimet, Cluny, Versailles, tout dernièrement *Mon petit quai Branly*, et un hors-série, *Mon petit Estève* édité par le musée Maurice Estève de Bourges avec l'autorisation de la Réunion des musées nationaux.

Pour les plus jeunes, des textes légers, drôles, tendres, mi-comptines, mi-ritournelles, pour entrer dans le tableau, avec une mise en pages très claire, très efficace, le détail de la page de gauche permettant d'entrer dans l'œuvre qui lui fait face. On pourrait s'amuser à refaire toutes les pages avec un autre détail et un texte différent.

« L'Enfance de l'art »

Réunion des musées nationaux

Sous forme d'abécédaires, des monographies d'artistes. Petits ouvrages kaléidoscope qui par le jeu de mots-clés permettent toutes les entrées : par la biographie de l'artiste, par l'œuvre d'art, par la photo, par l'environnement culturel de l'époque. Pas de jargon, pas de discours, des anecdotes, des coups de projecteur. Un portrait sensible. Une introduction, pour l'enfant, sa famille, la bibliothèque, la classe. Pour donner envie d'aller dans les musées, voir les œuvres en vrai.



Marie Sellier : *Mon Petit Quai Branly*, Réunion des musées nationaux, 2009 (Mon petit musée)

Marie Sellier : *Pompon sculpteur*, Réunion des musées nationaux, 1994 (L'Enfance de l'art)



« Des mains pour créer » Paris-Musées

Une collection autour de sculpteurs imaginée à la demande de Paris-Musées. Des œuvres en grand, des photos sur des fonds de couleur vives. Le fil est biographique mais ce sont ses œuvres qui racontent le sculpteur. La collection compte sept titres, de Zadkine – dont l'atelier parisien au 101 rue de Vaugirard est aujourd'hui un si joli musée – à Rodin, en passant par Maillol, Carpeaux, Bourdelle – autre musée étonnant –, Barye et l'incroyable Carriès, potier et sculpteur de bébés et de monstres dont une grande partie des œuvres est exposée au musée du Petit Palais à Paris.

Ce petit animal-là
a l'air un peu embarrassé.
Il se tient modestement
sur un coin de rocher,
tout ramassé sur lui-même.
C'est qu'il ne ressemble à personne
et qu'il doit se sentir un peu perdu
au milieu de ses sœurs les grenouilles.
D'où lui viennent
ces grandes oreilles de lapin
et ce drôle de bec
recourbé en moitié
de coque de noix ?
On a envie de lui dire
des mots gentils
et de l'approvoiser pour
qu'il cesse d'être apeuré
et remue enfin les oreilles
en coassant doucement.



Marie Sellier : *Carriès*, Paris-Musées, 2003
(Des mains pour créer)

Mona Lisa. On n'est ni lassé ni blasé. Tous les champs du monde sont encore à explorer. Et moi, de quel droit fermais-je un accès sous prétexte que je connais déjà ? Alors je pars toujours du principe que mon lecteur ne connaît rien.

Mon musée, ma maison

Le temps d'un livre, le Louvre, Orsay, le musée Picasso, Cluny, le musée Guimet ou celui du quai Branly se transforment en petites maisons. Ma maison, leur maison. Et moi j'utilise ces mots avec lesquels j'aime jouer, pour dire quelque chose de l'œuvre. Ça peut être quelque chose d'essentiel, ça peut être juste une pirouette. J'aime varier les approches, les éclairages, être tantôt informative, tantôt grave, tantôt drôle. Parfois, je laisse les œuvres se présenter toutes seules comme des grandes, à la première personne. Et parce qu'en général ces gens-là ont consacré ou consacrent leur vie à leur art, je tricote leur œuvre et leur vie, dès que j'en ai l'occasion.

Parfois, à propos de ces textes que j'écris à voix haute, jusqu'à ce qu'ils sonnent juste, des enfants me disent : « on dirait des poèmes ». Ça n'est pas pour me déplaire. La poésie est peut-être le seul moyen de parler du génie créatif, de s'en approcher. « Il n'y a qu'un poème pour parler d'un tableau » disait Baudelaire. L'art est multiple, les façons d'en parler le sont également. On n'évoque pas pareillement le gisant de Jeanne de Toulouse et « Le Bleu de ciel » de Kandinsky. Un Bouddha du musée Guimet et « La Femme qui pleure » de Picasso. Il est bien évident que dans un livre sur le musée de Cluny, à travers les œuvres et au-delà d'elles, je vais parler du Moyen Âge, du sentiment reli-

gieux qui anime les artistes, l'art étant, à l'époque, exclusivement religieux. Pour le comprendre, il faut bien évoquer, même rapidement, Adam et Eve, la Vierge Marie, le Christ. Par la force des choses, le livre va aussi être un petit catéchisme laïc. De même, en abordant l'art asiatique dans *Mon petit Guimet*, je ne peux pas faire l'économie de présenter Bouddha, Shiva ou Ganesh. C'est ainsi également que *Mon petit Versailles* se double d'un livre d'histoire.

C'est aussi ce qui est intéressant : dans une même collection, chaque livre a sa personnalité. Chaque chemin est singulier.

À la rencontre de fabricants de rêve et de beauté

Lorsque nous découvrons l'œuvre d'art, elle est bien entendu finie. Elle a son existence propre. Son autorité. Mais il faut imaginer le travail de l'artiste en amont. Le peintre qui part d'une toile blanche, le sculpteur qui n'a entre les mains qu'un morceau de terre glaise. À eux de tout définir : composition, cadrage, fond, taille, coloris, matière. À eux de choisir ou non de prendre de la distance par rapport au modèle, à eux d'inventer leur réalité, de l'imposer. À eux enfin de décider quand l'œuvre sera terminée. C'est ce mystère de la création qui me fascine, me fait avancer.

J'ai un métier passionnant. Je vais à la rencontre de gens qui ne sont pas comme les autres, des fabricants de beauté et de rêve. Ces gens-là s'appellent Rembrandt ou Magritte, Matisse ou Rodin, Bruegel, Picasso, Zadkine, certains n'ont pas de nom et n'existent que par leur création. Anciens ou modernes, artistes d'ici ou d'ailleurs, c'est une

ronde sans fin. Mais ils ont en commun d'avoir consacré leur vie à dessiner, peindre, modeler, tailler. Leur vie, toute leur vie, n'a été que création, ils n'ont jamais cessé de chercher.

Aller à la rencontre de ces gens-là, c'est toujours une aventure. Une aventure à la fois unique et multiple car il y a eux et leurs œuvres. Ce qui m'intéresse bien sûr c'est de les raconter à travers ces dernières. Tant chez ces aventuriers de l'art, vie et création sont imbriquées.

Le travail de création est parfois un corps à corps douloureux. À vouloir peindre au plus près de la mer, Monet, à Étretat, se fait prendre par la marée et manque de se noyer ; Exaspéré de ne pas obtenir l'effet qu'il cherche, Cézanne lacère sa toile ou la jette dans le jardin. Création-combat, création-raison de vivre. Malade, Matisse se fait bricoler un pinceau télescopique qui lui permet de continuer à peindre du fond de son lit. Trop vieux pour sculpter, Rodin dessine des femmes en quelques secondes sans les quitter des yeux.

Le premier, le tout premier sur lequel je me suis penchée fut Toulouse-Lautrec, le peintre des femmes écorchées, des maisons closes et des buveurs d'absinthe. Tout simplement parce qu'à l'époque, en 1991, se préparait à la RMN une grande rétrospective de son œuvre. Ça peut paraître curieux d'initier une collection pour enfants (« L'Enfance de l'art ») avec un peintre aussi sulfureux mais ça n'était pas pour me déplaire. D'ailleurs, pour être honnête, il ne s'agissait pas encore d'une collection mais plus modestement d'un livre (la collection est née ensuite, du succès de ce livre).

Puis il y en eut bien d'autres : Matisse, Bonnard, Manet, Chagall, mais aussi Pompon, un sculpteur dont je n'avais

jamais entendu parler avant qu'on me demande de lui consacrer un livre, un petit homme discret qui passa sa vie à modeler dans son coin et qui ne connut la célébrité qu'à l'âge de 67 ans.

Je pourrais parler de tant d'autres rencontres avec des artistes comme avec leurs œuvres. Elles ont balisé mon chemin au cours de ces dernières années, avec leur lot de surprises, d'étonnements, parfois d'éblouissements qui fait que je me sens toujours totalement, entièrement, impliquée. Que, la plupart du temps, je travaille sur commande n'y change rien. C'est la loi de ce petit marché du livre d'art. La valorisation du fond (pour les musées) ou la perspective d'une grande exposition monographique ou thématique, justifie de se pencher, à tel ou tel moment, sur Bourdelle ou Van Gogh, Carriès ou Picasso. La côte éditoriale des artistes s'envole lors de ces rendez-vous programmés. Les éditeurs d'art ne sont pas des entreprises philanthropiques.

Domage, toutefois, qu'il soit si difficile, pour ne pas dire impossible, de consacrer un ouvrage à un artiste moins connu ou contemporain. La notoriété fait vendre, c'est certain. Il y aurait enfin beaucoup à dire sur les droits exorbitants réclamés par certains ayant-droits, en eux-mêmes prohibitifs.

Des ouvrages familiaux

Écrire un documentaire est un exercice de style passionnant. Il y a la matière et ce qu'on en fait. Du corpus de documents, de l'œuvre, il faut extraire ce qui va donner sens à une trajectoire. Parfois une anecdote sera plus parlante qu'une succession de dates. J'aime aller du particulier au général. Les détails parfois révèlent l'essentiel. Il ne s'agit pas de noyer le

lecteur sous une avalanche de savoir, mais de sélectionner les informations. Ne pas tout dire, bien sûr, mais ne rien oublier non plus : ni trop, ni trop peu.

Ces ouvrages sur l'art, je les conçois comme des ouvrages familiaux, à lire ou à picorer, ensemble. L'art se partage comme un bon repas. J'aime cette idée. L'idéal étant, à un moment donné, de pouvoir aller voir les œuvres en vrai. Parce qu'une peinture, ou une sculpture, ne se laisse jamais réduire à sa reproduction. C'est un peu la différence qui existe entre rendre visite à quelqu'un ou se contenter de regarder sa photo.

Je crois que j'ai eu de la chance. La chance qu'on me permette de concevoir des collections comme je l'entendais. J'en suis particulièrement reconnaissante à la Réunion des musées nationaux, à Paris-Musées, à Nathan. Bien entendu, cela représente beaucoup de travail, un gros investissement en temps, en attention. Mais quel bonheur de pouvoir accompagner le livre jusqu'à son terme, de travailler sur la mise en pages avec des graphistes talentueux et exigeants (je pense à Thomas Gravemaker et à Chloé Bureau du Colombier avec lesquels j'ai fait tant de livres), d'être à la fois directrice de collection, auteur, iconographe et directrice artistique.

Ce rapport texte-image que j'ai découvert lorsque j'étais journaliste à Bayard presse, cette complémentarité sans redondance, je l'ai travaillée, je la travaille toujours avec passion dans chacune de mes collections. Un livre d'art est un tout. L'écrit et le visuel doivent s'agencer harmonieusement. Ainsi je veille constamment au bon déroulé du texte, à la pertinence des césures, des passages à la ligne, si importants pour le rythme de lecture.

De nouveaux territoires

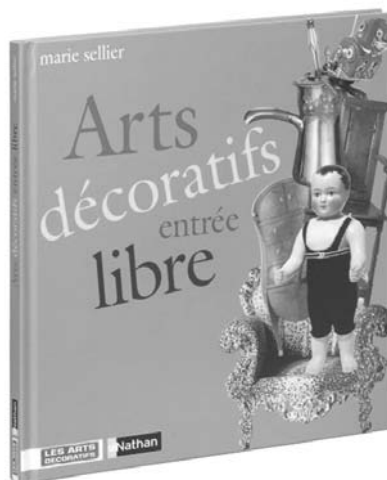
J'aime découvrir de nouveaux territoires. Comme en cuisine, reproduire des recettes ne m'intéresse que moyennement. *L'Afrique, petit Chaka* m'a permis de jeter une passerelle entre art et fiction, entre documentaire et conte. Grâce au talent de Marion Lesage, grâce à la beauté des objets africains reproduits, le livre a été bien accueilli (plus de 100 000 exemplaires vendus), beaucoup traduit et couronné de nombreux prix tant en France qu'à l'étranger. Dernièrement j'ai fait une autre expérience d'approche de l'art, égyptien cette fois, par la fiction avec *Le Secret de Raya l'embaumeur* publié aux éditions de La Martinière. Hélène Rajcak a mis en images, avec beaucoup de subtilité, cette histoire d'amour et de mort.

Je suis aussi particulièrement contente d'avoir pu faire ce livre sur les arts décoratifs (*Arts décoratifs, entrée libre*) dans ma collection « Entrée libre » chez Nathan. Pourtant, au début, j'y allais à reculons. Le mobilier, la vaisselle, la décoration en général me semblaient bien loin des préoccupations des enfants. Et puis j'ai eu cette idée de mettre en scène les objets, de les associer, de les faire dialoguer, d'imaginer des saynètes, tendres ou cocasses, et j'ai su que j'avais sauvé l'affaire. J'ai par ailleurs eu la chance d'être très épaulée par l'équipe du musée des Arts Décoratifs à Paris qui n'a cessé de manifester son enthousiasme pour le projet. C'est important l'enthousiasme et malheureusement trop rare. Les relations avec les musées ne sont pas toujours aussi sereines. J'ai parfois l'impression qu'on me regarde comme une intruse : « Mais qu'est-ce qu'elle vient faire sur notre terrain, celle-là ? » Comme s'il y avait encore des chasses gardées.



« Entrée libre », Nathan

Peinture, impressionnisme, arts primitifs, arts décoratifs, poésie... Un libre chemin, affranchi de toute chronologie, pour musarder au gré de mes enchaînements d'idées, associations, oppositions ou parfois coqs à l'âne. 45 doubles pages, 45 œuvres sur fonds de couleur, deux niveaux de lecture. De beaux et grands ouvrages, à la photogravure soignée et à un prix très abordable (15 € pour près de 100 pages). Pourtant ils sont fabriqués en France !



Marie Sellier :
Arts décoratifs, entrée libre,
Nathan /
Les Arts décoratifs, 2006
(Entrée libre)



Marie Sellier : *T comme Toulouse-Lautrec*, Réunion des musées nationaux, 1992, premier titre de la collection « L'Enfance de l'art »

Aujourd'hui où l'enseignement de l'histoire de l'art fait une entrée remarquable à l'école, nouvelle matière à explorer, je suis partagée entre la joie et l'inquiétude. Comment ne serais-je pas ravie que ce à quoi j'ai consacré tant de temps et de passion soit reconnu comme fondamental par l'Éducation Nationale ? Oui mais attention, l'histoire de l'art n'est pas une matière comme une autre, elle ne peut être enseignée en assénant. L'art ne pourra jamais se réduire à une liste de dates, d'artistes et de noms de mouvements en isme.

L'art se moque souvent de la raison. Est-ce qu'on peut « l'enseigner » ? Je laisserai le mot de la fin à Picasso : « Depuis quand doit-on expliquer le langage de la peinture ? Est-ce que vous comprenez le langage des pommes frites ? Comprendre ! Depuis quand un tableau est-il une démonstration mathématique ? Il est destiné non pas à être expliqué... mais à faire naître des émotions chez celui qui le regarde. »

Marie Sellier : *L'Afrique, petit Chaka...*, ill. M. Lesage, Réunion des musées nationaux, 2000

